

Un Beauchemin familial et un Barcelo fantaisiste

Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 560 p., 24,95 \$.

François Barcelo, *Vie de Rosa*, Montréal, Libre Expression, 1996, 456 p., 24,95 \$.

Robert Chartrand

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chartrand, R. (1996). Compte rendu de [Un Beauchemin familial et un Barcelo fantaisiste / Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 560 p., 24,95 \$. / François Barcelo, *Vie de Rosa*, Montréal, Libre Expression, 1996, 456 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 21–22.

Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, 560 p., 24,95 \$.
François Barcelo, *Vie de Rosa*, Montréal, Libre Expression, 1996, 456 p., 24,95 \$.

Un Beauchemin familier et un Barcelo fantaisiste

Yves Beauchemin nous présente un nouveau cabinet de curiosités
alors que François Barcelo nous entraîne dans un ailleurs
aussi étrange que familier.

ROMAN

Robert Chartrand

CURIEUSEMENT, IL EST MOINS QUESTION de nourriture dans *Le matou* (où Florent Boissonneault, le personnage principal, se démène pourtant beaucoup pour devenir restaurateur) et dans *Juliette Pomerleau* (où l'héroïne éponyme fait ses 175 kilos) que dans le dernier roman d'Yves Beauchemin, *Le second violon*. Que de mets dans ce dernier roman — on en nomme 25, dans les seules cent premières pages —, que de repas, de restaurants, bien qu'aucun des personnages ne soit cuisinier ou... boulimique ! Faut-il y voir quelque thème obsédant ou, tout simplement, un souci de « faire vrai » pour nous inciter à croire davantage à l'intrigue ?

Autre curiosité, en forme de paradoxe : le second violon ici, c'est le personnage principal du roman. Nicolas Rivard est un journaliste quadragénaire qui rêvait de devenir un écrivain estimé ; or, il en aurait été empêché par un ami d'enfance, François Durivage, un bon vivant devenu sans effort un romancier reconnu. En quoi le succès de celui-ci a-t-il pu porter ombrage aux ambitions de Rivard ? On ne le saura pas.

Envieux, jaloux (au début du récit, il se compare à Salieri), Rivard, sitôt son ami mort, s'empresse de coucher avec la veuve comme pour s'approprier une part de la vie de Durivage. Par la suite, il acceptera, quoique avec réticence, d'être le biographe officiel de ce dernier.

Le second violon, dès lors, s'efforcera-t-il de devenir le premier ? C'est, en tous cas, la piste narrative dans laquelle le roman semble s'engager. Le héros du *Second violon* est bien un peu pâlot, mais pas plus que ne l'étaient ceux du *Matou* et de *Juliette Pomerleau*. Beauchemin, sachant faire beaucoup avec peu, agrémentera donc l'histoire de cet ambitieux sans envergure de quelques intrigues à rebondissements, plus divertissantes au bout du compte que la quête première de son personnage principal.

Le démon de/du midi

Insatisfait de son sort même s'il fait une « très honorable » carrière de journaliste, que sa femme lui trouve « de belles fesses pour un homme de 45 ans » et que son fils adolescent lui voue « une admiration sans bornes », Nicolas Rivard va séduire une jeune beauté de 18 ans, Moineau, un peu femme-enfant, un peu garce ; hanté par le

« démon *du (sic) midi* », il délaissera temporairement femme et enfants durant cet intermède de délinquance sexuelle et sociale pendant lequel il côtoiera de jeunes marginaux avant de revenir à sa vie d'homme rangé.

Il y a de la drôlerie dans cette aventure amoureuse, chez ce couple improbable ; on reconnaît là aussi la « manière » de Beauchemin, qui ne dédaigne pas les épisodes cocasses et les dialogues primesautiers. Nicolas Rivard, avec son petit bedon et sa calvitie naissante, aurait pu paraître ridicule en compagnie de cette jeune femme dont on nous dit qu'il n'y en a pas trois de plus belles qu'elle dans tout le Québec... Or, il se tire d'affaire fort honorablement et le tout se terminera sans heurt.

Mais il y a encore autre chose dans ce récit bourgeonnant. Ainsi, Nicolas Rivard, à la faveur d'une vague révélation d'un fonctionnaire du gouvernement, devient détective-reporter pour démasquer les malversations d'un ministre québécois. L'affaire, qui paraît un peu fumeuse, est si grave que le gouvernement et le premier ministre lui-même — qui n'est pas sans rappeler Robert Bourassa — en trembleront. Et c'est par là, dans ce rôle inattendu, que Nicolas Rivard jouit enfin de la notoriété dont il rêvait au début du récit. C'est en as reporter — il y a du Tintin chez lui, ça et là — et non comme écrivain qu'il triomphe : il devient la vedette du jour, est interviewé par Pierre Nadeau puis par Denise Bombardier, etc. Le second violon, brièvement, devient le premier, en jouant un air qu'on n'avait pas prévu...

On suit les tribulations de cet homme un peu ridicule avec un regard amusé. Inutile de chicaner sur les invraisemblances qu'on peut mettre sur le compte de la fantaisie. *Le second violon* est un récit bon enfant, naïf comme le sont parfois les personnages eux-mêmes.

On peut, cependant, lire un peu plus avant et découvrir, au delà de l'anecdote, des aspects plus troubles ou plus significatifs dans ce roman apparemment anodin. L'argent, par exemple, est fort présent dans le récit : Rivard en gagne, en refuse, en hérite. Il y a chez lui une sorte d'âpreté au gain, une satisfaction à s'approprier de l'argent (celui de l'oncle et surtout, à la fin, une part de la fortune de François Durivage, l'écrivain envié) sur lesquelles le récit glisse pudiquement. C'est un *businessman* en puissance, ce Rivard. À la fin du récit, ce n'est plus à Salieri qu'il se réfère, mais à... Pierre Péladeau ! C'est un Rastignac gentil, comme l'était, à sa façon, le Florent Boissonneault du *Matou*. Yves Beauchemin, c'est connu, estime beaucoup Balzac.



Yves
Beauchemin



François Barcelo

Et puis, il flotte dans le récit une sorte de moralisme, bon enfant lui aussi, mais qui peut agacer ou paraître, à tout le moins, anachronique. Les femmes sont plus typées que vivantes, de l'épouse aimante à la femme perdue et jusqu'à la petite fille, cette enfant rousse, sorte d'ange gardien que Rivard croise de loin en loin, se demandant si elle ne lui est pas envoyée par Dieu, figure énigmatique de la pureté innocente qui remettra au héros, ultime nourriture à partager avec sa femme retrouvée — dernière communion ? — un humble morceau de chocolat blanchi. Et Rivard se raccorde ultimement avec sa femme grâce à l'abbé Jeunehomme — déjà croisé dans *Le matou* — qui, après l'avoir confessé, lui fait ce conseil tout chrétien : « Humiliez-vous joyeusement. »

Roman amusant, convivial, fantaisie où la vraisemblance tient presque tout entière dans des noms de personnes citées — Denise Bombardier, Lise Bissonnette, etc. —, de rues ou de restaurants çà et là, *Le second violon* est un livre rassurant en quelque sorte, qui n'interpelle pas les lecteurs, ce qui n'est sans doute pas étranger à l'immense succès populaire de l'œuvre de Beauchemin.

Vie de Rosa

Si la fiction de Beauchemin, même dans ses moments un peu fous, tente toujours de se donner des airs de familiarité, celle de François

Barcelo, tout au contraire, affiche sans vergogne son étrangeté et sa fantaisie.

Nous voici « écartés » dès le début, dans Saint-Ange-des-Monts, un village du bout du monde où la guerre et l'Histoire vont débarquer par hasard. C'est là que vit Rosa Larose, une jeune fille à l'âme d'enfant qui connaîtra un destin à fois beau et cruel. Lieu paradoxal où certains échouent, que d'autres n'en finissent plus de quitter pour courir le vaste monde, Saint-Ange-des-Monts est à l'image du récit même, qui s'offre et se dérobe tour à tour parmi l'agitation de tous ses protagonistes.

François Barcelo sait faire surgir, comme un magicien de son chapeau, des épisodes étonnants, parfois drôles, ou émouvants, ou tragiques. Et quels personnages il nous sert ! Ben Dessauto, Jack Utang, Kir Andersenne, Maryse O'Ginne sont aussi colorés que leurs noms, chacun ayant sa folie, sa passion, son rêve qu'il trimbale crânement au gré des aléas de la vie.

Ils sont beaux, ces personnages, et attachants avec leurs ambitions déçues. Certains, comme Melville Émard, s'inventeront un passé pour se rendre intéressants, d'autres auront, comme Jack Utang, une vie pleine de rebondissements, ou, comme sœur Sainte-Enfance, un destin aux allures intemporelles.

Quant au narrateur, qui n'est pas un personnage représenté, c'est une sorte de voix tour à tour fraternelle, empathique ou narquoise qui s'efforce de rendre la complexité des destins qu'elle a pour fonction de nous offrir. On la remarque particulièrement dans ces chapitres-portraits, où le passé de plusieurs des protagonistes nous est raconté. Ces capsules biographiques, pendant lesquelles le récit est suspendu, n'ont rien d'agaçant ni de factice ; ce sont de tranches de vie pleines de trouvailles, sortes de niches du passé qui éclairent le parcours tumultueux du présent des personnages.

De même qu'il donne à la plupart de ses personnages des noms plus évocateurs que réalistes — ils ont de véritables noms de plume, quoi —, Barcelo désigne les lieux ou d'autres réalités à sa façon ; ainsi, Ville-Dieu et Ville-Reine, ce pays qui se nomme Dominium, et ces deux langues : le blaque et le bas-paysan, appellations ironiques, transparentes pour qui veut bien voir. Mais Barcelo ne dissimule rien par ce procédé, nul « message » sociopolitique. Il se contente plutôt d'écrire la réalité, c'est-à-dire de se l'approprier par les mots. N'est-ce pas ainsi que, malgré ses bizarreries, elle pourra faire sens ?

Parmi ces musiciens qui se font payer en pinces à linge, ces Mozart assassinés, on retiendra surtout David Bronsberg, cet étranger qui deviendra plus autochtone que les vrais et, bien sûr, Rosa elle-même, sorte de folle de la vie, charriée comme un caillou mais belle comme une pierre précieuse, à l'image de cette *lapis vaginalia*, petit talisman qui est son seul souvenir de sa mère et dont elle semble, mystérieusement, tirer son dur désir de durer.

Vie de Rosa joue avec la réalité comme tout roman digne de ce nom. On le sait, le roman a toujours été un genre littéraire un peu honteux, presque fourbe, qui *doit* nous faire prendre des vessies pour des lanternes. C'est l'écriture du mentir-vrai, indispensable puisque la réalité toute seule est souvent insignifiante, ou plate, ou fausse. Rosa Larose est une fiction ? Il est sûr, en tout cas, qu'elle aurait dû exister.



Les Dangers de la Pensée critique

3 nouvelles par Stephen Schecter

«UNE NOTE PRESQUE PARFAITE. *Les Dangers de la pensée critique* livre en faisceau l'acuité d'un esprit, la finesse d'une sensibilité et la vastitude d'une culture nourrie de philosophie, de littérature, de musique et de peinture. »

(Réginald Martel, *La Presse*).



ÉDITIONS ROBERT DAVIES

311-4999 rue Sainte-Catherine Ouest, Westmount, Qc H3Z 1T3
☎ 514-481-2440 FAX 514-481-9973 /rdppub@vir.com.

Internet: <http://www.rdppub.com>

DIFFUSION:

DIMÉDIA (QUÉBEC) CED (FRANCE)

DIFFULIVRE (SUISSE) VANDER (BELGIQUE)